

portât avec une égale force contre les artistes et contre les poètes, il aurait dû choisir parmi ceux-ci non pas des célébrités de second ordre, mais des noms qui eussent été à la poésie, ce que les noms de Phidias ou Polyclète sont à la sculpture, Homère par exemple, ou Eschyle. S'il ne l'a pas fait, n'est-on pas en droit de conclure qu'il a reculé lui-même devant la témérité d'une assimilation que, d'ailleurs, tout démentait ?

D'abord, à l'inverse du sculpteur et du peintre, le poète trouvait dans le Panthéon hellénique une divinité de laquelle il relevait directement: Apollon, un des douze grands dieux de la Grèce; et près d'Apollon, Mnémosyne, les Grâces, les Muses, ses gardiennes, ses guides, les messagères de son inspiration. A l'inverse encore de ceux-ci, il trouvait sur les places publiques, dans les jardins, sous les portiques, les statues de ses maîtres et de ses émules: Pindare avait la sienne près du temple de Mars, Hésiode dans celui de Jupiter-Olympien, Anacréon dans la citadelle, Ésope dans un des quartiers de la ville. Les portraits du vieil Aède Musée d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre se voyaient au théâtre d'Athènes; enfin, les statues d'Homère n'étaient pas rares, surtout dans les villes de l'Asie mineure.

Cette différence dans la part honorifique faite aux poètes et aux artistes suffirait seule à prouver que l'antiquité ne les confondait pas; mais combien d'autres témoignages pourraient être invoqués pour établir la prééminence des prérogatives de la lyre! Soit que l'antiquité considérât le poète comme le dépositaire des traditions primitives, le dispensateur harmonieux de la gloire; soit que, comme auteur des hymnes et des tragédies qui formaient en Grèce partie intégrante du culte, il lui parût participer aux fonctions du prêtre, toujours elle prit au sérieux son ministère et la qualification d'interprète des dieux qu'il aimait tant à se donner.